

fJournée thématique « Qu’apporte la philosophie ? », organisée le 25 octobre 2017 par l’Académie d’Aix-Marseille et la Département de philosophie d’Aix-Marseille Université.

« C’EST PROPREMENT AVOIR LES YEUX FERMES [...] QUE DE VIVRE SANS PHILOSOPHER »

François-Xavier de PERETTI

De quoi la philosophie est-elle le nom ?

Se demander ce qu’apporte la philosophie et, en l’espèce, ce qu’elle est présumée apporter selon Descartes, requiert que l’on commence par se mettre d’accord sur ce que l’on désigne sous le terme de philosophie. Le mot est relativement rare sous le plume de Descartes, de sorte que le soin qu’il prend à le définir dans la *Lettre-préface des Principes de la philosophie*, adressée en 1647 à l’abbé Picot, traducteur en français du texte initialement paru en latin en 1641, méritent que l’on s’y arrête. On y trouve deux définitions de la philosophie imbriquées l’un à l’autre.

La première recouvre un sens singulièrement étendu « puisqu’elle [la philosophie] s’étend à tout ce que l’esprit humain peut savoir » (AT, IX, 2, p. 3). Descartes désigne ainsi sous le terme de philosophie la somme de toutes les connaissances possibles. Cette « parfaite connaissance de toutes les choses que l’homme peut savoir » (*ibid.* p. 2) est ce que Descartes appelle la sagesse dont la philosophie signifie l’étude (*id.*), nous disons aussi le désir ou l’amour. L’on retrouvera cette définition extensive de la philosophie lorsqu’une douzaine de pages plus loin Descartes exposera la célèbre comparaison qui veut que « la philosophie est comme un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale » (*ibid.*, p. 14).

Cette sagesse, qui est le système de toutes les connaissances accessibles à l’esprit humain, est dépendante, aux yeux de Descartes, d’une condition : « il est nécessaire qu’elle soit déduite des premières causes, de sorte que pour étudier à l’acquérir, ce que l’on nomme proprement philosopher, il faut commencer par la recherche des premières causes, c’est-à-dire des principes » (*id.*). Par principes Descartes entend des vérités qui sont si évidentes que l’on n’en peut douter, si on les considère avec attention, et dont dépendent et sont déduites les connaissances des autres choses de sorte qu’ils (les principes) sont connus sans elles (les

autres choses) et non pas elles sans eux (*id.*). Les principes , ce qui correspond au sens étymologique du terme, viennent donc les premiers. Les premiers dans quoi ? Dans l'ordre de la connaissance. Ils sont de deux types. Ce sont, d'une part, des vérités de nature métaphysique (l'existence et la nature de l'âme, celles de Dieu, celles du monde sensible) et, d'autre part, des principes épistémiques (règle de l'évidence, possibilité de la connaissance des choses sous formes de natures simples). Leur connaissance constitue l'objet de la philosophie première, ainsi appelée parce qu'elle porte sur ce qui vient précisément en premier dans l'ordre de la connaissance : ses principes.

Qu'est-ce qui caractérise cette seconde définition? Trois choses :

Elle entend le terme philosophie dans un sens plus restreint et plus traditionnel à la fois que la première définition. Pourquoi plus traditionnel ? Plus traditionnel parce que Descartes écrit que ceux qui ont de tous temps recherché les premières causes ou principes de tout ce que nous sommes capables de savoir sont ceux « qu'on a nommés philosophes » (*ibid.* p. 5). C'est le fait de la tradition.

Cette seconde définition est évoquée au détour de la première définition de la philosophie comme ensemble des savoirs accessibles à l'homme lorsque Descartes dit « ce que l'on nomme proprement philosopher », ce qui s'explique par le fait que la première définition en est entièrement solidaire et dépendante, puisque des principes découlent tous nos autres connaissances.

Cette connaissance des principes, enfin, Descartes la tient pour le « souverain bien, considéré par la raison naturelle sans l'aide de la foi » (*ibid.* p. 4), ce en quoi la philosophie se distingue de la théologie, même si elles ont des surfaces de contact non négligeables à commencer par le fait d'avoir en commun une partie de leurs objets tels que la connaissance de l'âme et celle de Dieu.

Il résulte de ces trois caractéristiques, qu'en ce second sens, la philosophie est donc traditionnellement la science des principes que l'on acquiert par l'usage de notre raison et dont toutes les autres sciences dépendent.

Subordination de la philosophie à des fins pratiques

Il s'ensuit que la première chose qu'apporte, en ce second sens, la philosophie, c'est aux autres sciences qu'elle l'apporte sous forme de principes qui en sont les fondements certains. Puisqu'elle conditionne les autres sciences, la philosophie au sens restreint nous apporte par le détour de la longue chaîne des connaissances, qui découlent des vérités premières qu'elle établit, ce que ces connaissances mêmes sont en mesure de nous apporter. En effet, comme l'écrit Descartes : « ce n'est pas des racines ni du tronc des arbres qu'on cueille les fruits, mais seulement des extrémités de leurs branches, ainsi la principale utilité de la philosophie dépend de celles de ses parties qu'on ne peut apprendre que les dernières » (*Ibid.*, p. 14).

Se demander pourquoi il est important de philosopher revient donc, en ultime instance, à se demander ce que nous apporte la philosophie prise dans son sens le plus étendu englobant les connaissances de toutes les sciences que fonde la philosophie, au sens restreint de science des principes.

Reste à savoir ce que l'on trouve au faite de l'arbre de la philosophie, quels en sont les fruits.

Or pour Descartes la philosophie, dans un sens comme dans l'autre, ne mériterait peut-être pas une heure de peine, si elle ne servait qu'à satisfaire une simple pulsion de savoir, qu'à contenter notre curiosité, qu'à nous repaître du plaisir intrinsèque de la connaissance, et non à augmenter notre puissance de vivre et d'agir dans le monde et sur le monde. Il ne considère, en effet, jamais l'activité théorique de l'esprit comme une fin en soi. Il le déclare dans le *Discours de la méthode*, expliquant que son désir d'apprendre n'a jamais été motivé, depuis son enfance, par autre chose que par l'espoir d'« acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie » (AT, VI, p. 4).

Descartes donne à la question de l'importance et des fins de la philosophie une réponse très claire. L'importance pour la vie humaine et l'intérêt de la philosophie sont d'ordre pratique :

J'aurais voulu premièrement y [dans une préface dont il laisse le soin à son traducteur] expliquer ce que c'est que la philosophie, en commençant par les choses les plus vulgaires, comme sont : que ce mot philosophie signifie l'étude de la sagesse, et que par la sagesse on n'entend pas seulement la prudence dans les affaires, mais une parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir, tant pour la conduite de sa vie que pour la conservation de sa santé et l'invention de tous les arts (Lettre préface. p. 2).

Conduite de notre vie, santé, inventions techniques telles sont les choses, bien au-delà du plaisir intrinsèque de connaître, que la philosophie au sens cartésien entend nous apporter. Ces trois fins correspondent aux trois principales branches de l'arbre de la philosophie que nous venons d'évoquer : médecine, mécanique et morale. Que vise la philosophie à travers ces fins ? Elle doit nous affranchir, autant que faire se peut, des maladies qui nous indisposent et écourtent notre vie, des excès et de la rudesse du travail qu'exige la vie en ce monde et, enfin, du malheur par le choix d'une certaine conduite et d'une certaine attitude dans la vie.

Examinons donc ces fins, en distinguant, la mécanique et la médecine, poursuivant une finalité technicienne, d'une part, et la morale, d'autre part.

Une finalité technicienne

La mécanique

Bien vivre exige, entre autres choses, de tirer parti de la nature, afin d'y loger le plus commodément possible. Comment ? En soulageant, par l'invention de toutes sortes de machines, le travail qu'il est nécessaire que nous fournissions pour vivre. Il appartient à la physique et à ses hypothèses de nous le permettre en se mettant au service de la technique et en nous donnant les moyens de reproduire des effets semblables à ceux que la nature produit à la façon d'une machine complexe.

Bien évidemment, la nature et d'abord les corps vivants qui la composent ne sont pas plus pour Descartes que pour quiconque des machines. Le mécanisme cartésien ne repose pas sur une confusion entre l'artifice et la nature ou sur la réduction du vivant à l'inerte, comme on le croit trop souvent pour lui tenter un mauvais procès. Il a, en réalité, une fonction méthodologique¹. S'obligeant à penser les corps, y compris les corps vivants tels que les nôtres et ceux des animaux sur le modèle de machines, le mécanisme de Descartes nous permet de saisir la structure des corps. Il nous rend alors non seulement capables de les connaître et d'en expliquer le fonctionnement à partir des lois physiques du mouvement, mais également de le reproduire mécaniquement et analogiquement. Science et technique, connaissance et utilité, sont comme l'envers et l'endroit de l'interprétation mécaniste que Descartes propose de la nature.

À cet égard Descartes inaugure un trait décisif de notre modernité qui tient au développement parallèle de notre connaissance des choses et de l'action sur le monde que cette connaissance rend possible. Les hommes travailleront désormais à se rendre, selon la fameuse formule qui fait figure, sous quelque aspect, de mot d'ordre de la science moderne, « comme maîtres et possesseurs de la nature ».

Notons ici que Descartes écrit bien « comme maîtres et possesseurs de la nature », et non pas « maîtres et possesseurs de la nature ». Cela se comprend aisément à plusieurs égards. Premièrement, il n'y a que Dieu, créateur de toutes choses, qui puisse être véritablement maître et possesseur de la nature. Deuxièmement, l'action sur la part de la nature qui nous environne, et qu'il nous est donné de connaître, n'est que fort peu de chose au regard de l'incommensurabilité de la nature, prise en son entier, comme univers. Enfin, des effets similaires à ceux de la nature peuvent être occasionnés par des causes artificielles qui ne sont pas les causes à l'œuvre dans la nature.

Quoi qu'il en soit, l'ambition de la philosophie cartésienne, à défaut d'être démiurgique, consiste à obtenir de la nature, par l'utilisation de la technique, ce que nous pouvons en espérer bien que la nature ne nous l'accorde pas spontanément. L'utilisation de techniques doit donc permettre à l'homme d'obtenir de la nature plus et mieux qu'elle ne produit d'elle-même. Cette ambition révèle un état d'insatisfaction de l'homme à l'égard de la

¹ En complément de cette trop brève évocation du mécanisme de Descartes non renvoyons ici volontiers à la lecture au chapitre intitulé « La machine » dans P. Guenancia, Pierre, *Descartes*, Paris, Bordas [« Philosophie Présente »], 1986, pp. 59-86.

nature et dérive, en ce sens, d'un hiatus originel entre ce que nous en attendons et ce qu'elle nous octroie.

Ce rapport cartésien à la nature régénéré par la philosophie appelle deux remarques :

Descartes attend de la science deux bénéfices. L'un est matériel ; il concerne un plus grand confort de vie et comprend une réduction du travail des hommes. L'autre est moral, nous l'avons dit et nous allons y venir ; il concerne un changement de l'homme en profondeur jusque dans sa manière d'être et de se comporter. Ainsi, la science devrait nous permettre de maîtriser, avec une égale habileté, la nature extérieure comme la part de nature qui nous est intérieure. C'est, en quelque façon, un salut immanent qu'elle semble en mesure de nous promettre. Grâce à la science nous ne serons plus, en cette vie, comme sur une terre d'exil et de servitude où nous a jetés notre chute originelle et notre éviction du paradis terrestre. L'usage de notre lumière naturelle doit nous rendre, pour partie, ce dont notre chute et Dieu nous ont privés, et nous exempter de la déchéance dont la lumière surnaturelle nous enseignait, jusque-là, que seule la grâce de Dieu pouvait nous délivrer.

Notons enfin que l'ambition cartésienne renverse l'idéal d'une certaine sagesse antique selon laquelle l'homme devait essayer de bien vivre en s'adaptant à la nature. Il s'agissait alors de vivre en harmonie avec la nature, de vivre conformément à la nature, de se soumettre à la nature, de ne pas sortir de la place que la nature donne à l'homme dans l'économie générale du cosmos, de connaître, enfin, les limites de notre puissance naturelle. Être sage consistait à s'insérer dans l'ordre de la nature. Cette sagesse se présentait comme le secret du bonheur. Avec Descartes, et l'idéal des sciences et des techniques modernes, l'homme va pouvoir, en partie, lier son bonheur à sa capacité d'adapter la nature à ses propres attentes, à la soumettre à ses propres exigences et besoins, bref, à sa capacité de la transformer. Ce n'est plus uniquement à l'homme de changer, mais à la nature elle-même. La nature doit se mettre, pour partie, au service de l'homme. La science sera le moyen l'asservissement, certes limité, mais combien utile, de la nature.

La médecine

Outre la mécanique l'autre grande application des principes de la physique découlant eux-mêmes de ceux de la métaphysique cartésienne concerne la médecine. Petit-fils de médecin, ayant, semble-t-il, suivi librement des cours de médecine à l'université de Poitiers alors qu'il y était étudiants en droit, Descartes consacra un temps, que bien souvent l'on ne soupçonne pas assez, à la médecine. Il participe de plain-pied par ses travaux portant notamment sur la circulation du sang, l'anatomie du cerveau, la formation du fœtus, la vision et le rôle du nerf optique, les membres fantômes des amputés et les illusions des sens à la révolution médicale de son temps. Autant dire que Descartes en médecine s'attaque aux questions les plus difficiles. Lisons l'importance que revêt la médecine pour Descartes :

Il est vrai que celle qui est maintenant en usage contient peu de choses dont l'utilité soit si remarquable : mais, sans que j'aie aucun dessein de la mépriser, je m'assure qu'il n'y a personne, même de ceux qui en font profession, qui n'avoue que tout ce qu'on y sait n'est presque rien à comparaison de ce qui reste à y savoir ; et qu'on se pourrait exempter d'une

infinité de maladies tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse, si on avait assez de connaissance de leurs causes et de tous les remèdes dont la nature nous a pourvus. Or, ayant dessein d'employer toute ma vie à la recherche d'une science si nécessaire, et ayant rencontré un chemin qui me semble tel qu'on doit infailliblement la trouver en le suivant, si ce n'est qu'on en soit empêché ou par la brièveté de la vie ou par le défaut des expériences, je jugeais qu'il n'y avait point de meilleur remède contre ces deux empêchements que de communiquer fidèlement au public tout le peu que j'aurais trouvé, et de convier les bons esprits à tâcher de passer plus outre, en contribuant, chacun selon son inclination et son pouvoir, aux expériences qu'il faudrait faire, et communiquant aussi au public toutes les choses qu'ils apprendraient, afin que les derniers commençant où les précédents auraient achevé, et ainsi joignant les vies et les travaux de plusieurs, nous allussions tous ensemble beaucoup plus loin que chacun en particulier ne saurait faire (*Discours de la méthode*, AT, VI, p. 62-63).

Une finalité morale

Autant sinon plus que sur l'ambition technicienne, mécanique et médicale, de la philosophie, Descartes insiste sur la fin morale de la philosophie :

C'est proprement avoir les yeux fermés, sans tâcher jamais de les ouvrir, que de vivre sans philosopher ; et le plaisir de voir toutes les choses que notre vue découvre n'est point comparable à la satisfaction que donne la connaissance de celles qu'on trouve par la philosophie ; et, enfin, cette étude est plus nécessaire pour régler nos mœurs et nous conduire en cette vie, que n'est l'usage de nos yeux pour guider nos pas (*Lettre-préface des Principes de la philosophie.*, p. 2)².

Si la comparaison de l'ensemble des sciences avec l'unité organique d'un arbre tantôt évoquée, dont aucune partie ne peut croître isolément, se comprend bien, on peut être, en revanche, surpris de voir figurer ici la morale au même titre que des sciences comme la mécanique et la médecine. En effet, comment intégrer à l'édifice théorique de la connaissance la morale qui désigne un corpus de règles non pas théoriques, mais pratiques, destinées à nous permettre de bien agir, de bien nous comporter et de bien vivre ?

² L'on trouve déjà ce paradigme de la vision pour évoquer la connaissance philosophique chez Platon : « À partir du moment où les philosophes sont ceux qui sont capables de saisir ce dont l'identité n'est pas sujette à changement, alors que ceux qui en sont incapables et qui se contentent de se perdre sur le terrain du multiple et du changeant ne sont pas philosophes, quels sont, des uns ou des autres, ceux qui devront conduire la cité ? [...] Cela est maintenant clair, s'il fallait choisir entre un aveugle et un homme à la vue perçante pour lui confier la conduite de quoi que ce soit [...] est-ce qu'il te semble qu'il y a une quelconque différence entre les aveugles et ceux qui sont en réalité privés de la connaissance de ce qu'est chaque chose, et qui n'en ont dans l'âme aucun modèle clair et qui ne peuvent, comme le font les peintres, tourner leur regard vers ce qui contient le plus de vérité, en s'y reportant sans cesse et en l'observant de la manière la plus rigoureuse possible, de façon à établir ici-bas la norme de ce qui beau et juste et bon ? (*La République*, VI 484b-d).

Une première interprétation sera la suivante : Descartes escompte qu'une parfaite connaissance de toutes choses pourra, un jour, suffisamment nous éclairer pour que dans les circonstances de notre vie, notre raison indique à notre volonté les choix à faire. Ainsi, nos actes s'appuieront sur les acquis de la science.

Une autre interprétation, qui n'est d'ailleurs pas nécessairement exclusive de la précédente, consistera à comprendre que la sagesse dépend aussi des dispositions du corps, de sorte que, tout autant que les autres avancées de nos connaissances, et peut-être mieux encore, ce sont celles, particulières, de la médecine qui seront en mesure de nous rendre plus sages. En effet, en nous permettant d'agir sur cette parcelle de nature qu'est notre corps, les techniques médicales doivent nous permettre d'agir sur notre esprit, sur notre tempérament et notre comportement puisque ceux-ci sont notamment déterminés par la disposition des organes du corps.

Cette interprétation peut prendre appui sur la fin du passage célèbre de la sixième partie du *Discours de la méthode* dont nous ne saurions faire ici l'économie de le citer:

Il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie ; et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie ; car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps, que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusques ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher (AT, VI, pp. 61-62).

La plus parfaite morale

Descartes nourrit le projet d'une parfaite morale sur lequel il se montre, toutefois, et pour le moins, peu prolix. Il l'évoque, en 1647, dans les termes suivants : « j'entends la plus haute et la plus parfaite morale, qui présupposant une entière connaissance des autres sciences, est le dernier degré de la sagesse » (*Lettre-préface des Principes de la philosophie*, AT, IX, 2, p. 14). Pourtant, entre le *Discours de la méthode* en 1637, où la connaissance est dite devoir être utile à l'action et à la vie, et la *Lettre-préface des Principes* en 1647, où cette fonction de la connaissance est à nouveau affirmée, Descartes semble tenir pour impossible la perspective de cette morale la plus parfaite et la plus haute fondée sur la connaissance des autres sciences. En août 1641, il écrira, en effet, à Hyperaspistes (destinataire dont le véritable nom est inconnu) : « Il serait à souhaiter autant de certitude dans les choses qui regardent la conduite de la vie, qu'il en est requis pour acquérir la science ; mais néanmoins il est très facile de démontrer qu'il n'y faut pas en chercher de si grande » (AT, III, p. 422 ; FA, t. 2, p. 359). *Le Discours de la méthode* nous invite d'ailleurs à suivre par provision trois règles

qui ne se fondent pas sur une connaissance accomplie du monde mais sur l'observation des lois et coutumes de son pays, de la religion dans laquelle Dieu nous fait la grâce d'être instruit, sur l'exemple des opinions les plus modérées de ceux avec qui nous avons à vivre, sur la rectitude de notre volonté lorsque nous avons pris une résolution et sur l'adaptation de nos désirs à l'ordre des choses.

Morale par provision et plus parfaite morale

Si deux conceptions de la morale cohabitent chez Descartes, c'est que les deux morales, celle par provision et la plus haute et la plus parfaite morale, sont dans son esprit, elles-mêmes vouées à cohabiter. Aucune des deux morales n'est destinée à se substituer entièrement à l'autre. En réalité, morale par provision et morale définitive sont appelées à s'articuler, selon un principe de subsidiarité. Elles devront se substituer l'une à l'autre selon les cas, en fonction de l'état de nos connaissances. Ainsi, elles ne se contredisent pas, parce qu'elles se complètent. Le projet d'une morale éclairée par les avancées du savoir n'est pas caduc au motif que notre savoir ne sera jamais absolu, ni achevé dans les limites de nos capacités, ni encore tout entier disponible pour chacun avant d'agir. La morale par provision a, certes, vocation à s'appliquer tant que la sortie du doute n'aura pas permis d'établir quelques connaissances certaines, mais dès que quelques certitudes se présenteront à nous, au fur et à mesure que nous progresserons dans l'ordre de la connaissance, son application n'aura plus de raison d'être exclusive.

Pour le dire dans les termes imagés choisis par Descartes, il n'est pas nécessaire d'attendre l'achèvement des travaux pour intégrer, du moins pour partie, le logis que l'on construit, et pour quitter, pour partie, le logis provisoire où l'on s'était installé depuis leur commencement. S'il n'y a pas de raison d'attendre d'être parvenus à l'entière connaissance de toutes les sciences pour commencer à connaître quelque chose parfaitement, il n'y a pas plus de raison d'attendre l'achèvement de l'édifice des sciences, auquel notre esprit peut prétendre, pour commencer à user des connaissances dont nous disposons pour agir.

Nous pouvons alors nous placer sous le double régime de la morale par provision et de la morale parfaite selon que nous serons, ou non, en possession de connaissances de nature à éclairer nos choix avec certitude. La plus haute et la plus parfaite morale n'est pas hors de notre portée ; elle peut, tout au contraire, commencer à être effective de manière progressive, au gré des avancées de nos connaissances. Les progrès dont est susceptible la plus haute et la plus parfaite morale s'inscrivent ainsi en parallèle avec ceux de notre connaissance, sur lesquels s'indexe un champ d'action, non plus seulement soutenu par la rectitude de notre volonté, mais éclairé par la raison, et ayant vocation à s'étendre peu à peu.

La plus haute morale pourra s'appliquer chaque fois que nous saurons quelque chose d'utile à l'action avec certitude. Nous ne saurons certainement jamais tout, mais le peu que nous saurons, nous pourrions le savoir de façon certaine. Une partie de nos choix pourra alors relever de la plus parfaite morale, s'adossant à des connaissances, certes limitées, mais

absolument certaines.

Aussi Descartes dit-il seulement qu'il nous faudra juger de notre mieux pour faire de notre mieux. Nous permettre d'agir de notre mieux, ce n'est pas la moindre des utilités que nous pouvons attendre de la philosophie. Il incombe à la philosophie, telle que Descartes la conçoit, non seulement d'établir une connaissance certaine de toutes choses, mais de manifester, de transformer et d'accomplir le sujet capable de liberté que nous sommes. La relation du sujet à la vérité n'est pas, ici, seulement logique, théorique et spéculative. Elle est fondamentalement liée à une démarche éthique visant à transformer sa conduite et sa manière de vivre. La véritable œuvre philosophique est, en ce sens, celle que l'on n'écrit pas.

Conclusion

Si Descartes n'a pas développé à proprement parler de philosophie politique, l'on sera attentif toutefois à ce passage de la *Lettre-préface des Principes* : « On doit croire que c'est elle seule qui nous distingue des plus sauvages et barbares, et que chaque nation est d'autant plus civilisée et polie que les hommes y philosophent mieux ; et ainsi que c'est le plus grand bien qui puisse être en un État que d'avoir de vrais philosophes » (AT, IX, 2, p. 3). Spinoza semblera avoir retenu la leçon lorsqu'il rédigera le *Traité théologico-politique* dont le titre doit être lu en entier : *Traité théologico-politique contenant plusieurs dissertations où l'on fait voir que la liberté de philosopher non seulement est compatible avec le maintien de piété et de la paix dans l'État, mais même qu'on ne peut la détruire sans détruire en même temps et la paix de l'État et la piété elle-même.*